

TABUCCHI Antonio (1943-2012), *Cinema e altre novelle / Cinéma et autres nouvelles* (Folio bilingue, 2013, 2x70 p., trad. Bernard Comment)



Ces nouvelles sont extraites du recueil *Piccoli equivoci senza importanza / Petits malentendus sans importance*. Traduction de Bernard Comment.

Antonio Tabucchi, né à Pise, est mort d'un cancer à 69 ans à Lisbonne, la ville où vécut l'écrivain Fernando Pessoa ( 1888-1935 ) dont il fut le traducteur et le passeur passionné.

Professeur de langue et de littérature portugaises à l'Université de Sienne, Tabucchi avait élu le Portugal comme sa deuxième patrie à travers sa découverte, dès ses 19 ans, de Pessoa, dans la première parution française de *Tabacaria / Bureau de tabac*, poème romanesque daté de 1930.

Toute sa vie, dont la rencontre à 22 ans de son épouse Marie-José de Lancastre, jeune fille issue de l'aristocratie portugaise, fut placée d'emblée et tout au long de leur compagnonnage sous le signe de la littérature et de l'amour du Portugal. Il a traduit en italien avec son épouse la totalité de l'œuvre de Pessoa, enseigné la littérature portugaise, partagé sa vie entre Pise et Lisbonne. Il a été jusqu'à écrire en portugais un hommage à Pessoa, *Requiem*, adapté fidèlement pour l'écran par Alain Tanner en 2009. Il fut chroniqueur pour le *Corriere della Sera* en Italie et pour *El País* en Espagne, et journaliste au *Lisboa*, au Portugal. Très satisfait de toutes ces activités de passeur il ne serait, de son propre aveu, devenu écrivain que par hasard, pour échapper à l'ennui d'une période de sédentarité obligée car il a beaucoup aimé voyager (France, Inde, Brésil ...) dans la réalité comme par l'inspiration : « Je crois aux Muses », affirmait-il.

En 1987 il reçoit le prix Médicis de la meilleure œuvre étrangère pour *Nocturne Indien*, qui sera adapté au cinéma par Alain Corneau en 1989, il deviendra en 1995 un emblème de l'anti-Berlusconisme via *Sostiene Pereira / Pereira prétend*, tourné ensuite par Robert Faenza.

Même s'il n'hésita pas à s'engager, à militer contre Berlusconi (il fut membre fondateur du Parlement international des écrivains, défenseur d'Adriano Sofri), Antonio Tabucchi se montra réticent à cette interprétation trop univoque de son texte, à contre-sens de son inspiration, lui qui ne travailla que sur le décalage et l'ambiguïté.

Ajoutons que cet auteur est un maître de la nouvelle, ce genre où, disait-il, « l'écrivain sait que le temps n'est pas son ami », où il faut donc écrire dans l'urgence, et enfin que c'est un plaisir dans cette édition bilingue de suivre très facilement son bel italien.

### *Cinema e altre novelle*

Si l'éditeur a choisi pour titre du recueil *Cinema*, celui de la dernière des trois nouvelles réunies ici et pour la couverture de ce Folio la photo du célèbre couple amoureux de *La dolce vita* de Fellini, c'est à première vue pour évoquer, de façon accrocheuse, le goût du cinéma de Tabucchi, dont plusieurs textes ont été adaptés pour le grand écran, le plus connu étant *Nocturne indien* dont le lecteur cinéphile trouvera un écho dans la seconde nouvelle.

Mais en un second temps il apparaît que cette nouvelle est un miroir dans le miroir, couronnement du vertige déjà bien amorcé par les deux autres : *Rebus / Rébus* et *I treni che vanno a Madras / Les trains qui vont à Madras*.

*Cinema* débute par une scène de couple que nous prenons jusqu'au dernier moment pour un récit réaliste de séparation et qui est une scène de tournage. Elsa, l'héroïne, petite comédienne en triste tournée, y raconte à Eddie, son amoureux, qu'elle joue dans un spectacle construit sur l'imitation d'actrices célèbres (elle imite Francesca Bertini) sous le titre *Cinema cinema*, spectacle si mauvais qu'elle le qualifie ainsi : « è un disastro ! »

Redoublement de la situation !

La nouvelle se déroule en 5 séquences numérotées comme dans un scénario, où se conjuguent le tournage d'un remake qu'Elsa et Eddie ont joué autrefois dans leur jeunesse et leurs retrouvailles d'anciens amoureux, vingt ans après. Ils sont pris dans une double nostalgie, professionnelle et personnelle.

Le réalisateur, jeune, *moderno*, tout droit sorti des *Cahiers du cinéma*, refait ce film avec la méthode de la prise directe dont il leur explique aussi inlassablement qu'inutilement toute la beauté, car ils n'y adhèrent pas. Il y a entre eux et lui toute la distance de l'âge, de leur regard critique et de leur agacement d'être manipulés délibérément comme des stéréotypes du passé. Eddie, acteur connu qui a même une ferme en Provence, est enfermé dans une image mythique - « sei un mito ! » - alors qu'Elsa, qui vit aux USA, a abandonné la comédie depuis longtemps.

Depuis le réflexe involontaire de pudeur d'Eddie dans la première séquence - « Il faut un baiser passionné, à l'ancienne, comme dans le premier film », proteste le réalisateur déçu de ce chaste baiser sur la joue de sa partenaire, jusqu'à l'intrusion du monologue intime de l'acteur dans les dialogues de la dernière scène, le lecteur est plongé dans un entre-deux, entre jeu et réalité, sur fond de regret et de désespoir.

Dans ces trois nouvelles, tirées du recueil *Piccoli equivoci senza importanza*, il s'agit en effet d'équivoques subtiles qui nous conduisent à des ébauches incertaines de résolution, via des indices légers qu'on comprend après coup, quand le trait se fait plus net, source de déception pour l'amateur de certitudes mais d'émotion et de plaisir pour qui aime rester dans l'équivoque et le rêve, entre la vie et la mort, la fiction et ladite réalité.

Et c'est bien là qu'est "*l'importanza*". En effet selon Tabucchi, "le personnage métaphorique, plus grand que les autres" de ces nouvelles c'est "l'équivoque", comme "le temps" sera celui de son dernier recueil intitulé *Le temps vieillit vite*.

Tabucchi, en poète, disait aussi qu' "écouter ou raconter des histoires c'est un peu la même chose". Et sa passion pour Fernando Pessoa s'adresse à un écrivain qui a poussé dans son œuvre l'équivoque à l'extrême, en maître éperdu du jeu des pseudonymes et de la bascule de l'imaginaire.

Nicole Zucca  
Mai 2015